

Przemysława Matuszewska

La prose - menues formes généologiques

Literary Studies in Poland 4, 81-95

1979

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Przemysława Matuszewska

La Prose – menues formes génologiques

La promotion de la prose, significative de la culture littéraire des Lumières, se manifeste entre autres dans l'abondance et la variété des formes en prose fonctionnant à cette époque. Elles n'ont pas été codifiées par les poétiques du temps et les manuels d'éloquence, qui posaient les assises de la théorie de la prose; ils ne tenaient compte que de certains genres littéraires choisis, bien enracinés dans la tradition (différents genres de discours, la biographie, l'historiographie). Aussi la conscience littéraire de l'époque sous ce rapport, la manière d'entendre les objectifs visés par les menues formes en prose, les critères de leur appréciation et les attitudes des lecteurs, ne peuvent-ils être reconstitués que d'une manière hypothétique, par la présentation surtout du matériaux lui-même, et en formulant les problèmes que pose leur classification.

Les Formes des publications

Dans le cas des oeuvres de dimensions relativement petites, on doit avant tout porter son attention sur la manière dont elles étaient publiées, par quoi s'exprimait le degré d'autonomie qui leur était reconnu. La tradition de l'ancienne Pologne a transmis sous ce rapport deux modèles en principe: le recueil de menues oeuvres («histoires nouvellistiques», facéties), lâches ou englobées par un cadre de composition homogène, ou la présentation d'oeuvre de ce type sous forme de citation ou d'épisode inscrit d'une manière plus ou moins organique dans une entité plus vaste. Les deux formes de publication sont continuées par la littérature des Lumières. Les recueils génologiquement homogènes de menues oeuvres en prose sont assez fréquemment publiés au XVIII^e siècle. Sous cette forme paraissent

les discours, les épîtres, les contes, les anecdotes, les fables. A côté des publications anonymes il y en a désignées de noms célèbres (p.ex. *Powieści moralne p. Marmontel z francuskiego na język polski wyłożone – Contes moraux de M. Marmontel traduits du français en polonais* – par T. K. Węgierski, 1776; *Charaktery, czyli Przymioty z Teofrasta... z Obyczajami tego wieku przez p. de La Bruyère z Akademii Paryskiej przełożone i napisane, a z francuskiego na polskie tłumaczone – Les Caractères ou Attributs de Théophraste ... avec les Moeurs de ce siècle, traduits et écrits par M. de La Bruyère de l'Académie de Paris, traduits du français en polonais*, T. 1–2, 1787). Avec cela apparaissent de nouvelles conventions dans les titres, un succès particulier étant réservé aux titres *rozrywki* (divertissements) et *zabawki* (jeux) (p.ex. les *Rozrywki ucieszne i dowcipne z przydatkiem wielu nowych zabawnych historyjek – Divertissements plaisants et spirituels contenant en plus de nombreuses nouvelles historiettes plaisantes*, édités par F. Bohomolec, 1763; *Zabawki oratorskie niektórych kawalerów... – Jeux oratoires de certains messieurs...*, 1755 et nombreuses rééditions). Nous retrouvons aussi au Siècle des Lumières de nombreuses variétés de la «menue prose» en tant que composantes d'œuvres de plus grande envergure, leur degré de cohésion avec celles-ci pouvant être très différent. Le plus lâchement inscrites dans le contexte sont les formes utiles (le discours, l'épître) citées dans les ouvrages de vocation analogue (les exemples de mauvaise éloquence dans *De emendandis eloquentiae vitiis* de S. Konarski, les exemples de style épistolaire dans les manuels, etc.). Une exception, que l'on peut traiter comme une annonce du roman épistolaire, est fournie par le recueil de lettres de A. Zatorski, édité sous le titre *Przydatek do Uwag zupełnemu stanowiących się szczęściu służących (Supplément aux Remarques à l'usage de ceux qui se préparent au bonheur parfait)*, 1746.

Le discours, la lettre, l'anecdote, en tant qu'éléments d'une entité narrative plus étendue (ouvrage historique, mémoires, roman) posent un problème plus complexe. Leur autonomie y est limitée, surtout dans le roman. Réduits au rôle d'épisodes ou de citations, ou encore – comme dans le roman épistolaire – d'élément essentiel (quoique fragmentaire) de la construction, ils contribuent à composer le sens de l'entité, perdant ou modifiant leur sens particulier. Ils conservent cependant une certaine spécificité formelle (et partiellement

signifiante). Ceci rend possible un mouvement continu dans les deux sens: la naissance d'oeuvres plus amples qui absorbent les petites formes génologiquement indépendantes, et utilisent pour leur composition leurs caractères structuraux (un exemple classique en est fourni par le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de J. Potocki) – et, d'autre part, le fonctionnement autonome comme une petite oeuvre indépendante de toutes sortes de fragments (p.ex. le monologue de Hamlet traduit en prose par S. Trembecki, la *Mowa Cyrusa umierającego wyjęta z dzieła Ksenofonta – Le Discours de Cyrus tiré de l'oeuvre de Xénophon*). Les deux tendances semblent être supratemporelles, et en tout cas irréductibles aux phénomènes propres exclusivement aux Lumières, quoique la fréquence d'apparition de la deuxième d'entre elles puisse avoir quelque rapport avec la demande, spécifique de cette époque, de petites formes d'expression littéraire.

Les publications indépendantes de petites oeuvres en prose sous forme d'imprimés éphémères, sporadiques dans l'ancienne Pologne, deviennent de plus en plus nombreuses au XVIII^e siècle, servant surtout aux fins satiriques et à l'agitation politique. On peut citer ici, surtout du temps de la Diète de Quatre Ans, toute une série de positions telles que *Wypis z Kroniki Witykinda (Extrait de la Chronique de Witykind)* ou *List Dziekana Winnickiego do St. Szczęsnego Potockiego (Lettre du Doyen Winnicki à St. Szczęsny Potocki)*. Il faut signaler à l'occasion que bon nombre d'oeuvres de ce genre étaient diffusées selon la mode ancienne sous forme manuscrite (p.ex. *Mowa Puhaczewa, rebelizanta moskiewskiego, przystosowana do Ponińskiego – Discours de Pougatchev, le rebelle moscovite, adapté à Poniński*). Cependant la forme fondamentale de présenter aux lecteurs la «menue prose» – et en même temps un élément nouveau de la culture littéraire, caractéristique des Lumières – c'est le périodique. Là se donnent rendez-vous les genres issus de la rhétorique classique (discours, «vies» modelées sur Plutarque, lettres des hommes illustres), les nouvelles Renaissance (p.ex. *Historia o przyjaźni i statecznej miłości Titusa z Gizippusem – Histoire de l'amitié et de l'amour pondéré de Titus et Guisippus*, une nouvelle du *Décameron*), les allégories et «rêves» satiriques et moralisateurs, les images pastorales idylliques, et des formes étonnamment nouvelles, annonçant une réorientation des intérêts des lecteurs vers les «témoignages» *sui generis*. La presse périodique en développement au XVIII^e siècle n'est pas en effet

exclusivement un intermédiaire pour la popularisation des formes littéraires en place: elle stimule également la naissance de formes nouvelles. De par sa nature même elle demande des petites formes. La littérature doit au développement de la presse au Siècle des Lumières toute une série de genres en prose, particulièrement signifiants dans la culture contemporaine.

Les Transformations des genres traditionnels et «savants»

Il conviendra cependant de commencer la revue des petites formes en prose fonctionnant dans la littérature des Lumières polonaises par les plus traditionnelles, héritées de l'ancienne Pologne. On peut y distinguer deux courants culturels: le premier lié à la vie de société et au «folklore nobiliaire», le deuxième pouvant être appelé classique scolaire. Dans la culture de société des nobles continue toujours à foisonner la facétie, typique de l'ancienne culture polonaise, un bref récit sur un événement plaisant ou une «énonciation amusante», transmis le plus souvent par voie orale, mais aux siècles précédents déjà notés pour mémoire dans les recueils manuscrits ou imprimés. Le plus vaste recueil de facéties du XVIII^e siècle est contenu dans le manuscrit de K. Żera, sous le titre *Vorago rerum*, une continuation très nette des usages de la vieille Pologne. Au nom traditionnel se substitue peu à peu l'anecdote plus récente, empruntée au grec sous l'influence et par l'intermédiaire du français (cf. S. Szymański, *Magazyn anekdotów, czyli Zbiór rozmaitych powieści, awantur, przypadków, ucinków żartobliwych, dowcipnych, ciekawych, historycznych, moralnych, satyrycznych, tragicznych, komicznych, etc. — Magazine d'anecdotes ou Recueil de toutes sortes de récits, aventures, événements, répliques plaisantes, spirituelles, curieuses, historiques, morales, satiriques, tragiques, comiques, etc.*, 1786—1787). Ce n'est pas un simple changement d'appellation, quoique l'anecdote se fasse l'héritière des traits structuraux fondamentaux de la facétie vieille polonaise. La substitution au modèle italien du modèle français a pour conséquence certains déplacements dans la hiérarchie des thèmes et du genre du comisme (moins de jovialité, plus de plaisanterie fine). L'esprit des Lumières s'exprime en outre dans les tentatives visant à mettre l'anecdote au service de l'éducation (*Joujou de nouvelle façon. Zabawka nowomodna, czyli Powieści zabawne*

dla dzieci z francuskiego, 1770; *Rozrywki... – Divertissements... – de Bohomolec*). Indépendamment de ces nouvelles fonctions, l'anecdote reste toujours un matériau pour la construction des mémoires et un ornement recherché des ouvrages historiques dont, d'ailleurs, elle est souvent extraite, conformément à l'esprit du temps qui préfère le divertissement, celui-ci pouvant parfois «être un enseignement».

La tradition rhétorique scolaire a créé toute une profusion de formes écrites servant à «l'enseignement moral» largement conçu. Leur importance ne saurait cependant se réduire à la seule fonction didactico-cognitive. Elles ont forgé leur propre poétique, leur propre hiérarchie de modèles esthétiques et, en tant qu'objet d'exercices de stylistique et de composition, elles pouvaient être un terrain d'«émulation» littéraire. Dans ce sens on peut donc parler de leur littérarité. Dans ce groupe de petites formes en prose se situe avant tout le discours. Le terme est d'ailleurs collectif et englobe toutes sortes de variétés spécialisées dont la «poétique» est définie par le thème et la destination (circonstance dans laquelle il est prononcé). Ces questions sont systématisées et décrites dans le détail par de nombreux manuels de rhétorique. L'éloquence de la chaire constitue un domaine distinct: les meilleures réalisations sont imprimées sous forme de recueils de sermons ou de sermons individuels, et cela, comme on peut le supposer, non seulement à des fins pratiques de mémorisation, mais aussi en tant qu'œuvres artistiques. De même les seules considérations utilitaires ne peuvent rendre compte de l'usage de publier dans les périodiques ou dans des fascicules distincts les discours profanes, prononcés p.ex. à l'inauguration ou la clôture de l'année scolaire (ce qu'on appelait les «productions» des élèves), à la session d'une société littéraire ou savante, etc. La publication des discours de la Diète a généralement un caractère utilitaire. Des considérations manifestement littéraires en revanche (camouflant parfois, semble-t-il, des visées politiques) décidaient de la publication dans les périodiques d'extraits d'ouvrages historiographiques dans lesquels étaient incrustés des discours fictifs prononcés par d'illustres personnalités aux moments importants de l'histoire.

Tout ce qui a été dit ci-dessus du discours se rapporte aussi à l'épître en prose en tant qu'énonciation régie par des règles de l'art oratoire. Nous relevons en elle une différenciation encore plus poussée, une richesse de formes plus grande, qui réduisent au

minimum la possibilité de formuler une «poétique» commune à toutes. Celle-ci se ramène aux recommandations des théoriciens de l'art épistolaire de respecter le principe de conformité du style et du ton à la personne du destinataire, aux rapports régnant entre l'expéditeur et le destinataire et au sujet (celui-ci, affirmant d'un commun accord tous les théoriciens, peut tout englober). La marge de liberté y était donc grande et c'est ce qui explique l'expansion des formes épistolaires dans la littérature de l'époque. Les plus intéressantes d'entre elles, caractéristiques de la prose des Lumières, seront présentées dans la suite de l'article. A ce courant de rhétorique scolaire se rattachent directement des phénomènes tels que la publication des lettres des hommes illustres (sanctionnée par la pratique des siècles précédents) et la composition de modèles de lettres. De nouvelles tendances se laissent cependant observer. A côté de recueils modèles et édifiants paraissent de plus en plus souvent des éditions de correspondance de personnalités connues, considérées surtout comme une lecture intéressante, souvent faites d'aventures amoureuses et de récits à scandale. Ces recueils – le plus souvent d'ailleurs apocryphes – fonctionnent à proprement parler comme des romans, et leurs composantes – les différentes lettres – cessent par là même d'appartenir aux formes menues de la prose. Dans ces formes se situent cependant sans nul doute les lettres individuelles, publiées dans les revues (p.ex. la lettre d'Anna Boleyn à Henri VIII dans le „Monitor” 1769, n° 24, sorte d'héroïde en prose) ou sur des feuilles volantes – assumant les mêmes fonctions: lecture romanesque «historique».

Dans l'*ars epistolandi* elle-même une revalorisation spécifique s'accomplit à l'époque des Lumières. Les «beaux modèles» romains ou vieux polonais y sont sans doute toujours présentés, mais graduellement on y voit augmenter le nombre d'exemples de plus fraîche date, pour la plupart fictifs, conçus comme des échantillons de style épistolaire. Les *Wzory biletów, listów i memorialów...* (*Modèles de billets, lettres et mémoires...*) de Szymański (1784) opposent à l'épistolographie rhétorique ancienne des formes nouvelles. Les plus intéressantes et les plus fécondes sous le rapport littéraire semblent être surtout le billet, bref, concret, usant volontiers du trait d'esprit (associé parfois au commentaire situationnel, à l'apophtegma proche de l'anecdote), et la lettre d'amitié, légère, plus ample,

construite à partir d'associations libres, traitant «de tout et de rien» (certains des exemples proposés par Szymański frappent par la technique descriptive à la Sterne). Ce contenu porte l'*ars epistolandi* au rang de lecture «à la mode», ne gardant qu'un lien génétique avec la tradition de la rhétorique scolaire. Plus près de cette tradition se situent les modèles de F. N. Golański (*Listy, memorialy i supliki... – Lettres, mémoires et suppliques...*, 1788).

Apparentée à l'historiographie, ou plus exactement se situant dans son cadre, la biographie avait aussi sa part importante dans la formation des menues formes en prose. Le modèle classique était fourni par Plutarque, dont les *Vies des hommes illustres* avaient été traduites par I. Krasicki qui avait complété le recueil en y ajoutant une série de vies plus récentes, composées par lui sur le modèle de Plutarque. Plus tôt déjà des «vies» isolées avaient été publiées par „Zabawy Przyjemne i Pozyteczne” (Jeux Agréables et Utiles). L'étendue des oeuvres ainsi appelées situe celles-ci à la limite des formes narratives grandes et petites. Les traits constitutifs du genre étaient, en plus de l'authenticité indispensable et de la position historique du héros, l'appréciation morale du personnage du titre – découlant d'ailleurs des tâches assignées à l'historiographie.

Détaché de son «véhicule» historique, le caractère était devenu dès l'antiquité un genre distinct, particulièrement populaire dans la littérature morale française du XVII^e siècle. De là il parvient au XVIII^e siècle en Pologne sous forme des traductions de La Bruyère (trad. de F. A. Podoski éd. en 1787, trad. perdue de Szymański qui avait adapté les *Caractères* «aux moeurs polonaises du temps») et d'imitations dans des oeuvres individuelles (p.ex. *Wyobrazenie życia JMci Pana Szcześnickiego – Représentation de la vie du Sieur Szcześnicki*, „Zabawy”, 1776). Des traits du genre appelé «caractère» sont également décelables dans *O pochlebstwie (De la flatterie)* publié dans „Zabawy”: c'est presque en entier le portrait anonyme, typisé, du flatteur, avec la description de son comportement dans diverses situations. Cette oeuvre diffère du «caractère» classique par la seule absence du nom conventionnel du héros (remplacé par le mot «flatteur») et par la stylisation de la forme.

Les titres de ce genre («O...» – «De...»), employés parfois sous une forme plus développée: «Myśli o ...» – «Pensées sur...», «Refleksje o...» – «Réflexions sur...», «Uwagi nad...» – «Remarques

sur...») servent le plus souvent à définir les brèves énonciations en prose de qualification difficile, rarement génologiquement pures, très fréquentes dans les colonnes des périodiques du XVIII^e siècle. Par leur composition, leur style et la manière de traiter la «matière», certaines d'entre elles gravitent vers le discours sur le sujet défini par le titre, d'autres accusent des liens visibles avec la biographie à visée moralisatrice, d'autres encore «se disloquent» en une série d'aphorismes distincts, reliés uniquement par le thème commun (ou au contraire, donnent l'impression d'un produit issu de la «fusion» de ces aphorismes en une entité nouvelle). Ces dernières avoisinent l'essai, un genre cristallisé dans la tradition littéraire postérieure à Montaigne, mais maintenant seulement trouvant en Pologne les conditions favorisant la réception. On trouve des traductions de Pascal („Zabawy”, 1771; *Le Bons sens* dans la trad. de A. Hurko), un nombre assez grand d'oeuvres anonymes, probablement en partie au moins traduites de sources étrangères (e.a. l'essai *O wojnie – De la guerre*, très courageux, écrit dans l'esprit de la philosophie des Lumières, renouant avec les événements américains, „Zabawy”, 1774), mais il y en a aussi de signés par des célébrités indigènes (ne serait-ce que *Myśli o geniuszu – Pensées sur le génie* – de M. Mniszech). Les exemples cités témoignent par eux-mêmes de la variété formelle du genre: depuis le style clair, incisif, visant avant tout la provocation intellectuelle, jusqu'aux procédés très marqués «poétiquement» (p.ex. la chaîne d'apostrophes au génie, chez Mniszech, faisant irrésistiblement penser à l'ode), en passant par toutes sortes de stades intermédiaires.

Le dernier exemple force à porter l'attention sur ce qui se situe à la frontière de la poésie et de la prose. L'opposition très sentie encore à l'époque des Lumières entre ces deux formes de la langue est de plus en plus compromise par l'influence exercée par la rhétorique sur les modes de langage poétique. Le fonds théorique partiellement commun (en matière de style et de composition) favorise l'osmose dont les symptômes, enregistrés plus tôt, acquièrent à présent une importance particulière, créant les prémisses de l'anoblissement littéraire de certaines variantes au moins de la prose. Il apparaît que la satire et même l'ode peuvent être traduites en prose et publiées dans un périodique (*Oda do Fortuny – Ode à la Fortune* –

trad. par T. Mierzwiński, „Zabawy”, 1776; *Satyra z Horacjusza – Satire d’Horace* – de F. Chołoniewski, *ibidem*). Il semble que l’on a affaire ici à une expérimentation littéraire intéressante, liée à la recherche d’un statut pour les petites formes en prose telles que justement l’essai. La convergence frappante du principe du choix des motifs et de celui du mode de leur élaboration littéraire fait que, n’étaient les titres, on pourrait parfaitement reconnaître le texte de Mierzwiński comme un essai, et les *Myśli* de Mniszech comme une traduction d’une ode. Il est presque certain que parmi les essais anonymes relevés dans les „Zabawy” ou dans le „Monitor”, on pourrait trouver des spécimens de textes versifiés non identifiés jusque-là. Cela semble d’autant plus vraisemblable pour les textes à veine satirique.

Le titre ou sous-titre «satire» est assez fréquemment employé dans les petites oeuvres en prose et il semble qu’il fonctionne ici en tant qu’appellation génologique, dans un sens limité à un certain type de petit discours ou conte satirique usant volontiers d’éléments fantastiques spécifiques dans la fonction allégorique. Un groupe assez important parmi elles accuse une proche parenté avec le genre décrit par S. Skwarczyńska sous le nom de temple dont l’origine remonte à l’allégorie stoïque. On voit se multiplier, modelées sur la cité de la Gloire de Cébès, les descriptions allégoriques de contrées ou palais ou justement temples de toutes sortes d’attributs personnifiés de l’âme. Dans les „Zabawy”, elles sont représentées par des oeuvres telles que *Podróż Filotyma do świątynicy Honoru* (*Voyage de Filotym au temple de l’Honneur*, 1770) ou *Radosna kraina* (*Contrée heureuse*, 1773). Les oeuvres de ce type associent un «enseignement moral» présenté sous une forme imagée, aux allusions satiriques aux personnages célèbres dont on soumet ainsi à la vérification le rôle historique, dans l’esprit des Lumières (Alexandre le Grand qui se voit fermé le temple de l’Honneur), ces allusions étant aussi faites aux hommes contemporains.

La description d’une telle contrée allégorique est souvent inscrite dans le cadre d’un rêve. Ce mot, employé également dans les titres (p.ex. *Sen Arystobula filozofa greckiego. Plochopol – Rêve d’Aristobule philosophe grec*, „Zabawy”, 1770; *Sen Scypiona z Cyce-rona – Rêve de Scipion titré de Cicéron*, *ibidem*), remplit la fonction

d'indiquer au lecteur le caractère génologique de l'oeuvre ainsi annoncée; on est en droit de supposer que ce «rêve» du titre faisait penser aux lecteurs de cette époque rationaliste à un enseignement moral allégoriquement présenté. Ce serait encore une forme liée génétiquement avec la tradition moralisante de l'antiquité, cultivée par l'école et la littérature. Dans cette tradition puise aussi abondamment le conte moral et philosophique.

Tout comme les petits textes satirico-moraux (essais), la satire-allégorie possède ses correspondants poétiques (ne serait-ce que *Palac Pochlebstwa – Le Palais de la Flatterie* – de A. Naruszewicz). Le trésor commun d'idées et de motifs sert aux poètes moralistes comme aux auteurs qui s'essayaient dans la prose. Plus même: ces idées, nettement littéraires, originaires de la littérature «savante», semblent garantir aux oeuvres en prose une place située au moins dans le voisinage du Parnasse. C'est une prose à ambitions. Cette appréciation trouve sa confirmation dans la situation – apparemment seulement différente – de la fable.

Des versions en prose des fables d'Esopé étaient imprimées dans l'ancienne Pologne; le XVIII^e siècle reprendra cette tradition en rééditant le recueil *Fabuly Ezopowe albo przypowieści z tekstu greckiego na łaciński, z łacińskiego na polski język, dla uciechy i pożytku pospolitego przetłumaczone* (*Fables d'Esopé ou paraboles du texte grec en latin, du latin en polonais pour le divertissement et l'utilité commune traduites*, 1754). Ces réalisations cependant ne s'accompagnent pas d'ambitions littéraires, les réimpressions ont un caractère plutôt utilitaire. La fable polonaise n'avait pas son Lessing. Un petit nombre était raconté en prose p.ex. par Krasicki dans le „Monitor” (en général comme une citation dans un texte plus vaste): c'était en général une étape intermédiaire dans l'élaboration d'un motif type, un semi-produit facilitant au poète la transposition du modèle original parfois étendu en fable épigrammatique de quelques vers. Et celle-ci seulement comptait sur le marché littéraire. Ce qui a joué ici, c'est probablement la conviction quant à la genèse populaire de la fable, fortement accentuée à l'époque par les théoriciens du genre. Elle pouvait être (et était) un objet maniable d'expérimentations littéraires, mais sous une forme «anoblée» par le vers.

Les Genres de la presse et du reportage

En même temps que s'accomplissait le processus d'adaptation aux besoins de la presse des formes traditionnelles de l'expression en prose, on voit naître de nouveaux genres de la «petite prose», spécifiques de la presse qui formaient les goûts du nouveau lecteur. Certains de ces genres, manifestement utilitaires et organiquement liés à la fonction fondamentale du périodique, renoncent aux «appuis» littéraires, se contentant de respecter les indications les plus générales de la rhétorique. Ainsi naît l'article d'opinion, très abondamment représenté déjà dans le „Monitor”, concret, argumentant logiquement le produit de l'évolution de l'éloquence «conseillère». Au pôle opposé – pour ce qui de la position à l'égard des «procédés» et idées littéraires – se situe le feuilleton. L'appellation, plus tardive d'ailleurs, met l'accent sur «la légèreté» du ton et de la présentation en tant que trait constitutif du genre. Rien d'étonnant donc que le feuilleton recourt si volontiers à la forme de la lettre, surtout dans sa variante plus légère, plaisante. Le seul fait de créer le personnage fictif de l'auteur de la lettre en tant que participant des rencontres du club des rédacteurs (p.ex. Radosz Ochotnicki, l'échanson de Parnaw) ou du «lecteur» (Sebastian Prądziński – Qui-dit-la-vérité, Szczeromyślny – Franc-de-pensée, Politycznicki – Politicien, Mieściszko-Gminowicz – Citadin-Plébéien), est un procédé d'affabulation. Parmi ces «correspondants» du „Monitor”, un groupe important est constitué par des types satiriques, les incarnations des vices les plus répandus et le plus combattus par la littérature des Lumières (Makaroński – Macaronier, Umizgalski – Rampeur, de Galantecki – M. de Galant, Modnożyjski – Qui-vit-à-la-mode, A. Samochwał-Łykyko – A. Vantard-Rustre). Les «lettres» des personnages ainsi signés sont la forme fondamentale du feuilleton satirique dans le „Monitor”. Elles usent du persiflage stylistique: en parlant de lui ou de quelqu'un d'autre, «l'auteur» de la lettre se compromet aux yeux du lecteur. D'autres fois, aux mêmes fins sert un journal également fictif (p.ex. d'un damoiseau ou d'une dame à la mode). L'une des idées les plus intéressantes, typiquement feuilletonnistes, c'est l'utilisation à des fins satiriques de la description d'une section anatomique (*Rozebranie głowy gaszka* –

Section de la tête d'un concubin – et *Otworzenie serca kobietki – Ouverture du coeur d'une femme légère*, „Monitor”, 1769, nos 84, 86), d'une maladie (la graphomanie décrite dans le style de la dissertation médicale en tant que *Świerzbiczką pisana niebezpieczna choroba* – *La gale écrite, maladie dangereuse*, „Zabawy”, 1773), ainsi que des parodies des nouvelles, des augures d'almanachs et des annonces de presse.

Le feuilleton du „Monitor” doit certaines de ces idées aux expériences littéraires de ses prédécesseurs, surtout du „Spectator” anglais (p.ex. la section de la tête et du coeur, les rares lettres), un nombre important d'entre elles cependant a des sources indigènes. Dans le cas des lettres et de leurs utilisations diversifiées on peut avec certitude parler d'une exploitation créatrice et d'une multiplication des formes publiées dans le „Spectator”. Les «nouvelles» et «augures» parodiés ont leurs précédents dans la tradition espiègle (bien qu'on ignore si on y renouait consciemment), et, chose la plus importante, dans la pratique actuelle des éditeurs de journaux et d'almanachs. Le feuilleton du „Monitor” n'a pas encore de «rubrique» spéciale dans le périodique – chose d'ailleurs impossible pour des raisons techniques dans un numéro de quatre feuillets, format petit in-8°. Tout le numéro était le plus souvent occupé par un article: seuls certains des articles avaient un caractère de feuilleton, et très rares sont ceux où le ton plaisant l'emporte sur l'intention satirique (cf. le feuilleton entremêlé de vers de Bohomolec (?) dans le „Monitor”, 1765, No 12, sous forme de lettre signée: Próznia nie Teskniący – Fainéant non Nostalgique).

Parmi les feuillets sous forme de lettres on doit relever les lettres-relations. Un correspondant fictif fait part de ces impressions de voyage: il en décrit le cours ou brosse des scènes de moeurs auxquelles il a assisté. Cette façon d'écrire, dominée dans la littérature des Lumières par la satire, accuse des attaches très nettes avec la technique du reportage, quoique celui-ci, en tant que genre autonome, ne se développera que beaucoup plus tard. On ne peut parler ici que de processus préparant sa naissance, attachés principalement à l'évolution de la lettre. Depuis les temps les plus anciens, une des fonctions de la lettre était de transmettre les observations faites en voyage, dans lesquelles la description documentaire se mêlait à des proportions diverses à l'appréciation sub-

jective. Les fondateurs des périodiques moraux (*moralische Wochenschrift*) du début du XVIII^e siècle et les penseurs les plus grands de l'époque (Montesquieu) ont découvert les valeurs de telles relations et leur utilité pour la critique éclairée. De là entre autres la carrière des «relations littéraires des étrangers», généralisant le procédé employé avec succès dans les *Lettres persanes* (ainsi p.ex. dans le „Monitor” il y a une lettre d'un Chinois séjournant à Varsovie, et la description par un Anglais de l'étrange contrée de la Nolopia). Cet élément de «vue de l'extérieur» est présent sous une forme moins manifeste dans toute description stylisée d'après la relation épistolaire de voyage, ainsi que dans la relation authentique du voyageur. Dans les lettres des étrangers du temps des Lumières et dans les relations de voyage apparentées, s'est cristallisé en tant que convention littéraire constituant avec la critique dont elle est l'instrument, leur déterminant génologique fondamental. L'observation y est feinte, elle n'est qu'une composante d'une idée satirique conçue *a priori*. En dépit d'un rôle aussi limité, elle introduit dans les oeuvres certaines réalités propres au milieu, ouvrant le chemin aux scènes de genre (des scènes de ce type se trouvent dans les *Przypadki kontraktowe pana Prowizjonalskiego – Les aventures contractuelles de monsieur le Provisionnel* – ou dans *Szpieg dubieński – L'espion de Dubno*, „Zabawy”, 1775, 1776), dans ce sens aussi va la stylisation du personnage du narrateur-correspondant lui-même. Comme dans la satire versifiée, l'élément de l'observation, les réalités des moeurs, sont d'avance subordonnés au présupposé de la typisation satirique, mais la pression exercée par le matériau y semble plus forte, renforcée qu'elle est sur le terrain de la prose par la «concurrence» spécifique de ses formes documentaires.

Le domaine des descriptions documentaires c'était, jusque-là, surtout le journal de voyage avec, évidemment, la lettre – celle-ci fonctionnant dans la sphère des relations privées. Le périodique crée ici des possibilités supplémentaires de transmettre ses impressions et remarques à un public plus large, assoiffé d'ailleurs de telles lectures. Les relations authentiques de voyage sous forme de bref compte rendu publié dans la revue sont rares, il est vrai, en Pologne du XVIII^e siècle, mais préparent le terrain au genre qui acquerra le statut littéraire au siècle suivant en tant que voyage romantique. *Krótkie opisanie podróży, którą pan Brydone odprawil*

na górę Etna (*Brève description du voyage fait par monsieur Brydone au mont Etna*), publiée dans les „Zabawy”, 1776, allie l’observation scientifique aux impressions et à la réflexion philosophique d’un touriste qui a beaucoup lu et s’est nourri de culture antique.

Dans le contexte de ces deux formes opposées de relations de voyages se dessine la spécificité génologique de la variante de lettre qui s’est cristallisée en Pologne sous la plume de Krasicki en tant que lettre ménippée. Ses premières relations publiées étaient des «voyages» (*Opisanie podróży z Warszawy do Bilgoraja w liście do Jaśnie Oświeconego Książęcia JMci Stanisława Poniatowskiego – Description du voyage de Varsovie à Bilgoraj dans la lettre à son Altesse le Prince Stanisław Poniatowski*, 1782). Plus tard leur sphère thématique devait s’élargir, laissant cependant inchangée la structure. L’observation: événement authentique, réalités topographiques – sert ici de point de départ, d’inspiration au texte qu’ils organisent sous forme d’échange libre de motifs suggérés par le hasard en quelque sorte, par des circonstances non prévues à l’avance par celui qui écrit. Ce kaléidoscope d’impressions est inscrit dans un cadre uniformisé et, en même temps, acquiert une position littéraire grâce aux réflexions et associations culturelles du sujet, est inscrit dans l’ordre classique du monde de la culture, dans le réseau des oppositions conventionnelles typiques de l’époque. Cette ambivalence de l’élément de l’observation et des points de vue aprioritaires – qui est, semble-t-il, le problème théorique fondamental du «témoignage» – est d’avance tranchée dans les lettres de Krasicki en faveur du second facteur. C’est ce qui détermine la littérarité de ces lettres, qu’elles aient été ou non écrites dans l’intention de les mettre sous presse. Un déterminant supplémentaire de cette littérarité, c’est que la prose y est entremêlée de vers, qu’il passe librement d’une forme à l’autre, ce qui met en relief le cours libre, «associatif», de la narration.

Les types des petites formes d’oeuvres en prose, décrits à titre d’exemples, n’épuisent évidemment pas toute la richesse des variétés de cette forme d’énonciation en développement dynamique à l’époque. Ils se proposent uniquement d’indiquer les principales orientations et tendances dans les transformations en cours affectant les formes et les fonctions de la prose. De là aussi les appellations employées dans la description ne sont que des termes de travail, à caractère

non uniformisé, pas toujours sanctionnés par la terminologie génologique. Certaines de ces appellations ont été empruntées pour les besoins du moment à la langue de l'époque, surtout aux titres («vie», «rêve»), d'autres prises dans la langue de la critique ultérieure (essai, feuilleton), d'autres encore – créées pour les besoins de cet article – visent à saisir les traits les plus caractéristiques de tel groupe spécifique d'oeuvres (p.ex. les «relations des étrangers»). Au stade actuel des recherches sur ce problème il a été impossible d'éviter ces inconséquences.

Le matériau qui a servi à la description rend visible d'une manière particulièrement nette la variabilité historique des frontières de la littérature et des problèmes théoriques qui s'y rattachent. Il semble que dans le cas de la «menue prose» du XVIII^e siècle, cette frontière se situait non pas au niveau des formes du texte mais de ses différentes réalisations, de ses fonctions et du mode de diffusion. Certains discours et lettres surtout, cités en exemple, à titre d'enseignement, fonctionnaient en même temps comme un objet de contemplation esthétique, alors qu'en revanche des oeuvres à facture nettement littéraire (les fables, les lettres fictives, les fragments «trouvés» de chroniques apocryphes, etc.) servaient souvent surtout aux fins de didactique sociale et de lutte politique. Le critère de littéarité spécifique des Lumières c'est avant tout la conformité avec les rigueurs de la poétique. A ces rigueurs répondaient (à l'encontre de la rhétorique) les discours, les lettres, les «vies» modèles. La pression exercée par ce mode de compréhension de la littéarité fait qu'on voit se multiplier dans la littérature du XVIII^e siècle les correspondants en prose des genres poétiques connus et reconnus (en plus de ceux décrits ci-dessus: la satire, l'ode, l'héroïde, on peut mentionner l'idylle, abondamment représentée dans les „Zabawy”). Cette forme d'anoblissement littéraire de la prose semble caractéristique de la phase transitoire après laquelle devait se former et se cristalliser le sentiment de la valeur artistique autonome des petites oeuvres écrites en prose.